

AIAD

VIENS ON BULLE



*Un Surdoué/Autiste Asperger
à la découverte progressive de lui-même*

1.

Au début, je voulais écrire un thriller. Une enquête. Un jeune homme qui quitte tout. Qui part, pour un long voyage, à la découverte de lui-même. Et à la toute fin, en Asie (bonjour le cliché !), de la bouche d'un sage, il apprend : « Vous êtes surdoué et Asperger ».

Phrase choc. Ces mots, jamais il ne s'y attendait et en même temps, tout son corps sait que ça y est. C'est ça la clé, pour enfin tout déchiffrer : son existence, son passé. Alors, toujours la mâchoire décrochée, par la soudaineté de l'annonce, dans son esprit, le film de sa vie commence à se rembobiner, image par image. Avant de repenser à l'enfance, il revoit déjà ces femmes, avec qui les histoires récemment n'avaient jamais duré. Il comprend mieux maintenant. Pareil, pour le travail, les études, l'enfance.

Un thriller, mais j'aime aussi Columbo. Connaître le coupable, la solution à deviner, et voir comment le lieutenant va s'y prendre pour enfin tout comprendre et trouver. Du coup, j'ai décidé de raconter mon histoire sous cette forme. Celle d'un détective, Lieutenant « Asperbo », qui va questionner mon « moi », à chaque stade de ma vie. Un « moi » qui voulait secrètement, inconsciemment, cacher qui il était. Mais peut-on mentir toute une vie au Lieutenant « Asperbo » ?

5 ans. Son enquête commence. Il voit un garçon jouer dans la cour de son école. Il se pose des questions. Et si c'était un des autistes qu'on lui avait demandé de retrouver, pour le sauver. L'accompagner. L'encourager à vivre, en valorisant toutes ses richesses si extraordinaires ?

Il l'observe. Précisément. Il sait qu'un Asperger peut apprendre rapidement, à copier, à imiter, pour se dissimuler parmi tous les étudiants.

Trouver des indices : au plus vite, avant qu'il ne s'adapte. Lieutenant « Asperbo » prend des notes, sans se douter dans quelle aventure magique il vient de s'embarquer.

2.

7 ans. J'ai 7 ans. Le lieutenant Asperbo a dû noter que le passage en CE1 m'a sacrément réussi. En maternelle, j'étais nul en dessin. En CP, une catastrophe en écriture et en dictée. L'école m'avait même fixé un cube bleu au bout de mon stylo pour que je le tiens enfin correctement. Bravo la réussite ! J'avais toujours plus d'encre sur mes mains, que sur les copies !

« Fais voir ton devoir Sylvain. »

« Désolé madame, je viens de me laver les mains ! »

Écriture : zéro. Dictée : Zéro. Et là, soudain, CE1, je ne comprends pas : 20 ! Conjugaison : 20 ! Mathématiques : 20 ! La maîtresse distribue des petites images pour les bonnes notes. C'est la Tour Eiffel que j'ai en petites images. Et comme mon père aime que j'ai des bonnes notes, j'ai une Tour Eiffel de fierté, à chaque bulletin, dans ses bras.

Mon cœur ça lui plaît, d'avoir trouvé comment accéder au cœur de mon père, en activant mon cerveau. Allez là-haut !!! Ca bosse !! Ca bosse ! On s'active : bisous en vue dans $\frac{3}{4}$ d'heures.

Par contre, niveau vélo, lacets : catastrophe. Les chaussures à scratch, bah ça va faire scratch/scratch pendant longtemps, mes pieds (jusqu'à mes 11 ans).

Hors de l'école, je ne m'en rends pas compte que j'ai des parents bizarres. Car je ne sais pas encore que moi-aussi je suis bizarre. Alors bizarre + bizarre, ça fait que je me trouve totalement normal à la maison. En plus mes parents, (c'est un secret), tant que j'ai des bonnes notes, ils s'en moquent totalement que je passe toutes mes après-midi à regarder le sport à la télé. Mon père est dans son bureau à faire de l'informatique. Moi, dans la cuisine, à regarder tous les sports de ballon que des grands malades ont eu un jour l'intelligence, (ou la folie), d'inventer. Chacun dans son espace, avec mon père, chez lui, et on est bien. Sereins. Connectés. Comme si le désir réciproque de solitude pouvait finalement rapprocher ?

Tous les week-ends : sport donc ! L'intensité permanente, que je sens en moi, vibre de voir des gens

sauter, se dépenser, courir, se libérer. J'ai tant d'énergie en moi. Le soir, je dois même me bercer pour m'endormir, depuis que je suis tout petit. C'est grave la honte, je vous jure ! Si je suis invité à dormir à l'extérieur, je fais genre « je dors normal », je suis quelqu'un de civilisé, moi M'sieur/Dame. Mais dès que j'entends des ronflements, je tente un premier bercement. Puis un deuxième bercement. Et si personne ne me dit rapidement « mais qu'est-ce que tu fais là, Sylvain !!! », bah je m'offre mon voyage habituel, mon roulement, direction mes rêves, couette sur la tête, parfaitement isolé dans la chaleur douce de ma cabine.

L'énergie, le sport donc : la connaissance de tous les scores, de toutes les équipes. C'est précisément ça ma vie à 7 ans. Je fais aussi la collection de choses bizarres. Les tickets de train usagés. Le truc qui ne sert à rien, mais je ne sais pas pourquoi ça me plaît de me dire « que je suis collectionneur de tickets de train », moi et mon grand sourire, à chaque fois que j'en glisse un dans mon étui. En repensant à cette image, je revois ma mère, et je pleure. Car, comme elle n'a pas la même intensité que moi, parfois c'est comme si la connexion ne sera jamais totale entre nous, j'ai l'impression. Et en même temps son sourire,

sa gentillesse, son côté espiègle, farceur, je trouve que c'est le plus beau cadeau qu'on m'a donné sur cette planète.

Car, tous les gens ne sont pas comme elle. Il y a un garçon dans la cour, alors que je jouais avec ma figurine, il m'a dit « ce sabre c'est à moi ». Quand il m'a dit ça, je savais que c'était le mien, celui de ma figurine. Mais comme je voyais pas pourquoi il mentirait, alors je lui ai donné mon sabre. Ca m'a fait bizarre. Je me sentais même un peu con, de me dire que j'avais raison, mais que peut-être lui aussi finalement.

7 ans. Le sport. L'énergie. La solitude intense partagée avec mon père. Et la complicité avec ma mère, qui m'offrait dans ses sourires, des immenses terrains de jeu pour devenir moi. Pleinement moi. Un soleil. Je voyais que j'étais ça dans ses yeux. Quelqu'un de bien. Un gamin comme une lumière. Alors, j'avançais, je souriais, de l'encre plein les mains, à l'école !! Et des pyramides de petites images qui rendaient sacrément fier mon papa.

J'étais un garçon comme les autres pour moi. Impossible de me faire avouer que j'étais différent. Au contraire, c'est la proximité, la ressemblance avec

les autres que je recherchais. Vu que j'étais embarqué dans cette vie, je voulais que ça soit joli. Beau. Passionnant. Alors je cherchais comment me connecter aux autres, et notamment avec les grands.

Les grands, c'était pour moi des défis. Me faire aimer par eux. Reconnaître par eux. Qu'ils se disent : « cet enfant, il est puissant, intelligent, spécifique, différent ». C'est peut-être ça, finalement, ce que j'aimais chez eux. Pas le même stade d'évolution, donc pas de compétition, je pouvais être totalement bizarrement, moi, extravagant, magique avec eux.

7 ans donc. Le lieutenant « Asperbo » compile sa première fournée de notes. Il pense en détenir un : un de ces enfants, si étranges, et si attachants en même temps.

Pour en avoir le cœur net, il continue à suivre Sylvain, dans cette ville de banlieue parisienne...

3.

11 ans. J'ai 11 ans. Le lieutenant « Asperbo » entend sortir des fenêtres de mon appartement la Compagnie Créole. Ma mère adore ce groupe. Comme la K7 des Inconnus avec Télé Magouilles. Ça rigole beaucoup, le soir, entre ma mère, mon frère et moi. Concours de jeux de mots. Analyse de chaque phrase, pour voir s'il n'y aurait pas la possibilité de faire un lien avec une chanson connue. Et se mettre d'un coup à chanter. Et transformer le salon, en restaurant Karaoké. Chanter, toujours rire, notamment autour d'un jeu de société. Inconsciemment, tous les trois, on est d'accord pour placer l'existence dans la joie, l'humour, la dérision et la légèreté.

Moi, ça me va très bien cette vie sans sérieux, sans souci, car certains soirs je fais des rêves bizarres. Un motard arrive en bas de l'immeuble. Me tire dessus. Repart. Et je me réveille en sursaut, conscient de la

fragilité de l'existence. Et de son injustice. L'injustice de nous donner quelque chose, puis de nous le reprendre un jour, comme ça, à n'importe quel moment, sans rien nous demander. La Compagnie Créole dans les oreilles, les Mystères de Pékin étalés sur la table, ou Aznavour à nouveau repris par mon frère, j'y pensais beaucoup moins à cette mort furtive, qui voulait certaines nuits m'impressionner au guidon de sa moto.

Quotidien dans le jeu, la musique, le sport, et le foot. Ma mère m'offre toujours un espace large comme 20 terrains pour sourire, m'épanouir, totalement m'exprimer. Je m'exprime, je cours partout, mais niveau technique, coordination, frappe : si on m'a mis en défense, au foot, c'est autant pour stopper les attaques adverses, que pour ne plus stopper nos propres attaques, dès qu'on me passait par erreur le ballon.

J'allais arrêter bientôt le foot en club. Pas encore, ma passion pour les scores, toutes les équipes, et les écharpes. Oui ! J'avais remplacé ma collection de tickets de train de banlieue, par une collection d'écharpes de foot, que je placardais un peu partout sur les murs de notre chambre, avec mon frère. Pour la décoration, mon frère préférait nettement plus ma

collection de tickets de train de banlieue, qui dormaient dans leur boîte, plutôt que toutes ces écharpes que je lui imposais, et qui empiétaient sur la célébration de ses idoles à lui, dont Bob Marley et surtout Bruce Lee.

Ma mère et mon frère ne me disent rien. Je ne me rends pas compte de mon côté envahissant. Embarqué par mon intensité, ma volonté de multiplier les activités, j'avance, j'agis, je nettoie, je range : toujours en mouvement, par mon énergie, je me crois prioritaire pour choisir l'agencement. Ils ne me disent rien. Ils sont tranquilles, détendus, silencieux. Ils m'offrent l'espace pour que je m'épanouisse : je suis vraiment si bien avec eux.

Bien, comme dans les pharmacies, où sans bruit, je découvre mon plus grand plaisir : observer les pharmaciennes manipuler les petites boîtes sur leur comptoir et écrire au stylo bic dessus, dans le silence de leur boutique, avec cette odeur légère, agréable. Pendant une minute, la mâchoire décrochée, totalement hypnotisé, je les regarde œuvrer, et je découvre que pour me faire rêver, pas besoin pour moi de l'Olympia, juste de choper une petite otite ou une rhinopharyngite.

11 ans. Je suis heureux de rire, avec mon frère, ma mère, de ramener de bonnes notes à mon père. Des notes, que je lui ramène de plus en plus à la suite d'une longue expédition. Lever le doigt en classe, les fait maintenant, pour certains, lever la jambe, dans les rangs, dans la cour. Ruser. Il me faut ruser. Mon arme pour revenir indemne, tous les soirs, au foyer : utiliser mes bonnes notes, pour les divertir en bonnes blagues. Ainsi neutraliser l'ennemi. Et revenir de la jungle du collège, mes trésors dans le cartable, avec le moins de souci visible, sur mon corps, et mes habits.

Le lieutenant « Asperbo » regarde cette évolution avec beaucoup d'intérêt. L'enquête le passionne, moins la musique de La Compagnie Créole qui continue à s'échapper de l'appartement de Sylvain. Le lieutenant « Asperbo » sourit. Il se dit que Sylvain a de la chance d'avoir une mère, un père et un frère si proches de lui. Il sent aussi que l'extérieur commence à l'impacter, le modifier. La menace se précise. Aussi la possibilité de voir ses réactions, dans les cas soudain d'oppression.

Ces moments sont des révélateurs. Ainsi, le lieutenant « Asperbo » guette la moindre crise de panique. Dans un tel moment, Sylvain, ne serait-il pas obligé d'admettre : que c'est un atypique ?

Le lieutenant attend, est impatient de trouver enfin un de ces moments... A 14 ans, soudainement... Ca y est : ce moment arrive...

AIAD

VIENS ON BULLE



*Un Surdoué/Autiste Asperger
à la découverte progressive de lui-même*

Pour acheter le livre :

https://www.thebookedition.com/fr/31929_aiad

Dessin couverture: Flavie Dony

Editeur: Sylvain Hatik
Conflans-Sainte-Honorine
février 2019

© AIAD

ISBN : 979-10-90668-42-3